

bien des peuples; depuis que les doctrines contraires ont obtenu du crédit, les peuples ont perdu leur repos, leurs chefs ont perdu la lumière.

« Les ravageurs de notre temps ont rendu au catholicisme un hommage involontaire. Lorsqu'ils ont voulu faire le siège de la société et créer sur ces débris un monde à leur guise, quelles sont les institutions dont ils se sont déclarés les ennemis? Les institutions chrétiennes. Ils avaient que ces institutions étaient le ciment des empires et en quelque sorte les bases de l'humanité; ils leur ont déclaré la guerre. Ainsi a commencé la Révolution française; elle s'est poursuivie et se poursuit encore par les mêmes moyens; elle a compris que chaque coup porté contre l'Eglise était porté contre la société. Des gouvernements se sont rencontrés, en France et ailleurs, pour favoriser ce travail destructeur et s'y associer; ils ont appelé cela "faire œuvre de civilisation," comme si l'irréligion pouvait fonder quelque chose et s'il y avait une civilisation possible par l'athéisme. Le mensonge le plus hardi de ce temps, c'est la prétendue aversion de l'Eglise pour la civilisation; on a fait semblant d'oublier que la vraie civilisation est son ouvrage, l'autre n'est qu'un "vain mot;" l'Encyclique le dit et déclare que l'Eglise loin de repousser la "civilisation temporelle, revendique la gloire d'en avoir été la mère et la nourrice."

« L'Encyclique, en abordant le champ si vaste des désordres de notre époque, a tout indiqué. Elle caractérise les divers rôles et fait justice des méfaits. Elle n'épargne pas ceux qui, "alors qu'ils trompent le plus, *cum maxime fallunt*," veulent qu'on salue en eux "les champions de la patrie, de la liberté et de tous les droits." Elle ne considère pas "comme un perfectionnement de la vie humaine" l'audacieux mépris de toute puissance légitime. Léon XIII rappelle à l'Italie tout ce que la Papauté a fait pour elle, son bonheur et ses gloires d'autrefois à l'ombre de ce pouvoir protecteur et paternel. Il ne dit pas que l'Italie est injuste; mais ce qu'il ne dit pas, tout honnête homme le pense. Le Pontife dénonce la violation des lois les plus sacrées par la puissance publique "dans la plupart des pays," les graves atteintes portées à la liberté religieuse et aux droits des évêques. Les grands bienfaits qui découlent du ministère apostolique sont autant de motifs supérieurs pour qu'il s'exerce dans la plénitude de l'indépendance, et c'est ici que Léon XIII revendique énergiquement le pouvoir temporel "au nom du bien public et du salut de toute l'humanité." Il proteste comme a protesté Pie IX, il condamne toutes les erreurs que Pie IX a condamnées. Il recommande aux évêques de redoubler de zèle pour que les fidèles se tiennent de plus en plus rapprochés de la Chaire de Pierre, "ce siège de vérité et de justice." Il revendique pour l'Eglise le droit d'enseigner et demande que le mariage soit chrétien.

Telle est l'Encyclique du 21 avril, vivement empreinte des malheurs de ce temps, écrite avec une grande force et une grande mesure, conviant les princes, les chefs des Etats, tous les peuples à la concorde et à la paix, montrant au monde ce qui lui manque et lui retraçant le souvenir des saintes institutions par lesquelles jadis les nations furent heureuses. En la lisant, on se sent en pleine vérité, et nous ajoutons, en pleine certitude.

— La grave question entre l'Angleterre et la Russie n'avance point vers la solution. Plus on avance moins on voit clair dans cette affaire. L'opinion s'accrédite cependant de plus en plus que la Russie fera des concessions et acceptera l'arbitrage d'un congrès; mais rien n'est certain à ce sujet.

— Le prince de Galles, futur roi d'Angleterre, a prononcé récemment en France, dans un banquet que lui offraient les exposants anglais à l'exposition universelle de Paris, une allocution où il a exprimé des sentiments très-sympathiques pour la France. Nous citons ici la fin de ce discours :

"..... Vous me permettrez de dire, et de dire à la France entière, que la participation cordiale que nous avons apportée au triomphe de l'industrie et des arts dans cette lutte pacifique est de la plus haute importance pour nos deux nations et pour le monde entier. La part que nous avons tenu à prendre dans cette Exposition internationale est la meilleure marque de sympathie que nous puissions donner à ce peuple français, à qui nous devons tant et que j'aime de tout mon cœur, et j'espère que cette Exposition demeurera dans tous les souvenirs comme l'emblème du travail, de la concorde et de la paix."

A cette occasion on a remercié avec raison le prince de Galles, au nom de la France. Le prince d'Angleterre comprend ce que son pays souffre de l'effacement de la France et ce qu'elle gagnerait à l'avoir pour auxiliaire actif dans ses démêlés avec la Russie. Le prince, d'ailleurs, ne se dissimule pas que c'est l'intérêt de l'Angleterre qui est le premier mobile de l'active coopération qu'il donne à l'Exposition universelle de Paris.

Comme le dit la *Gazette des Campagnes* de Paris : "Quant à la pensée du prince de Galles à l'égard du régime actuel de la France, c'est en vain qu'on a essayé d'en obtenir la révélation du futur souverain de l'Angleterre. Ce prince pense là-dessus comme tous les hommes d'Etat, et il s'est trop bien élevé pour dire des vérités qui ne seraient pas goûtées en ce moment. On cite de lui un moment assez significatif à ce sujet. Harcelé par des voyous qui lui criaient *Vive la République!* pour obtenir de lui le même cri, le prince leur dit :—Bien, mes amis! vous l'avez la République, gardez-la pour vous : *personne ne vous l'enlève!*"

— Le 30 mai dernier, jour de l'Ascension, la voyouterie parisienne, cette clique d'atâchés qui n'exhalent que le crime et le brigandage, s'est donné le luxe d'une fête digne de leur impiété et de leur profond égarement. Les dépêches publiées par le *Morning Chronicle* de Québec, en date du 31 mai, annoncent que la célébration du centenaire de Voltaire, ce jour là, avait réuni 2,000 personnes. Les billets d'entrée se vendaient depuis 10 sous jusqu'à huit chelins; le produit de la recette a été donné aux pauvres, à ceux que Voltaire appelait les *gueux* et la *canaille*. Plus loin, au cirque Américain, sur la place Château-d'eau, 6,050 libres-penseurs étaient admis gratuitement dans cette enceinte pour y célébrer à leur façon le centenaire de l'impie Voltaire, c'est à-dire pour y insulter Dieu et la France en droitiant leur idole qui a nom Voltaire.

Les catholiques de leur côté, et ils sont encore nombreux en France, ont offert ce jour là même à Dieu des prières publiques.

Tous se rendaient en foule dans le temple du Seigneur pour implorer sa miséricorde, dans le temps même où les adulateurs de Voltaire érigeaient une statue à son ignoble et infâme insulteur.

Dans la commune de Taverny, canton de Montmorency en France, là même où l'on demandait des souscriptions pour aider au succès de cette fête voltairienne, une dame qui a voulu garder l'anonyme, a offert un magnifique Calvaire qui a dû être inauguré au coin des quatre principales routes de cet endroit le jour même de l'Ascension, pour rendre hommage au Sauveur des hommes et protester contre l'infâme polissonnerie dont les voltairiens de Paris donnèrent le scandale, ce jour là, à la France et à la chrétienté. Le calvaire devait être orné de